

— En même temps, il leva son épée et, sans lâcher le Canadien, il donna à ses soldats l'ordre de venir lui prêter main forte afin d'emmener le coupable.

Mais Jean d'Arramonde ne put rester spectateur indifférent de cette scène.

Oubliant le rôle qu'il jouait et la prudence que ce rôle devait lui imposer, il se jeta sur l'officier et lui saisit le bras avec tant de violence qu'il l'obligea à lâcher prise.

Puis, s'adressant à lui en anglais :

— Quel est donc, lui dit-il en le regardant dans le blanc des yeux, quel est le lâche qui a pu vous donner un pareil ordre ? Vous voulez fusiller de malheureux paysans coupable d'aimer leur pays !... Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm.

L'officier anglais resta un instant interdit. Il regarda attentivement le costume misérable que portait d'Arramonde et parut étonné d'entendre un pareil langage.

— Qui êtes-vous donc, vous ? demanda-t-il.

— Peu importe qui je suis, répliqua le Béarnais ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce brave homme tant que je serai là pour le défendre.

L'officier donna un ordre bref à ses soldats qui, jetant leurs fusils, se précipitèrent aussitôt sur Jean d'Arramonde et sur le paysan canadien et, malgré leur résistance énergique, leur lièrent solidement les mains.

Dans le trajet du village au camp anglais, le gentilhomme béarnais put réfléchir des suites de cette nouvelle aventure.

Son intervention irrésistible n'avait été d'aucun secours au pauvre homme qu'il voulait sauver et il se trouvait lui-même dans une situation fort périlleuse.

En effet, quelque soin qu'il pût apporter maintenant dans ses réponses, il aurait grand-peine à cacher sa véritable qualité à la clairvoyance des officiers anglais qui allaient l'interroger, et, une fois découvert, le sort qui l'attendait n'était pas douteux : il serait probablement placé avant la fin du jour devant le peloton d'exécution.

XI

FUSILLÉS !

Au milieu du camp anglais s'élevait une lourde construction très-basse, composée de trois corps de logis percés de petites fenêtres et recouverts de larges toits de chaume.

C'était une ferme dont les habitants avaient été expulsés et où les principaux officiers de l'armée anglaise étaient venus prendre leurs quartiers.

Depuis qu'il avait quitté le village de l'Ange-Gardien, le général Wolf habitait l'une des ailes de cette mesure, car sa santé délicate lui interdisait le séjour de la terre.

Jean d'Arramonde et le paysan canadien, qui se nommait Franck Renaud, furent amenés dans la cour de la ferme. Là, devant un cercle d'officiers anglais que cet incident avait attirés, ils furent soigneusement fouillés.

Lorsque d'Arramonde vit le lieutenant qui l'avait arrêté retirer d'une poche dissimulée dans la doublure de sa veste de paysan un papier plié en quatre, il se sentit perdu.

Ce papier était la commission d'officier que M. de Montcalm lui avait signée sous sa tente du lac Champlain et dont il avait été obligé de se munir afin d'être reconnu des avant-gardes fran-

çaises, si jamais il était obligé d'interrompre sa mission et de reprendre le chemin de Québec.

Le lieutenant anglais ne laissa pas échapper un signe d'étonnement en parcourant des yeux ce papier. Évidemment il savait d'avance à quoi s'en tenir sur la véritable condition de ce faux paysan.

Il dit seulement un mot aux officiers qui l'entouraient, et ceux-ci fixèrent aussitôt leurs regards curieux et surpris sur le gentilhomme béarnais.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'éloigna.

Il revint bientôt avec un gros major que Jean d'Arramonde reconnut aussitôt pour l'avoir vu dans la maison du forgeron à la table du général Wolf.

Les officiers s'écartèrent avec respect, tandis que les soldats appuyés sur leurs fusils faisaient bonne garde autour des deux prisonniers, le major Hawson s'avança vers eux.

Dédaignant d'interroger le paysan canadien, ce fut à Jean d'Arramonde qu'il s'adressa :

— Vous êtes officier français, monsieur ? demanda-t-il.

Il eût été désormais superflu de nier et il ne restait au gentilhomme béarnais d'autre ressource que de faire bonne contenance devant les "freluquets" dont le lorgnon l'examinait.

— Oui, répondit-il, je suis officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne.

— Pourquoi avez-vous pris ce déguisement ?

— Votre question me semble inutile... Vous devez bien savoir dans quel but un officier quitte son uniforme et vient au milieu d'un camp ennemi...

— Vous êtes un espion...

— Un espion, soit ; et bien que je me sois efforcé en plusieurs circonstances de servir mon pays l'épée à la main j'estime que jamais je ne lui ai été plus utile que lorsque je suis venu seul et désarmé au milieu de vous pour surprendre vos secrets militaires... Major Hawson, que sont devenus les deux mille hommes que le général Wolf vous avait chargé de conduire à l'attaque des positions de M. de Lévis ?

Cette question amena les feux de la colère sur les joues déjà empourprées du major anglais.

La mitraille française avait entièrement décomposé les régiments qu'il commandait et avec lesquels il devait surprendre la droite de M. de Lévis.

— Ah ! c'est vous qui nous avez trahis ! s'écria-t-il d'une voix sifflante de rage... Eh bien ! puisque vous avouez votre crime, le châtiment ne se fera pas longtemps attendre.

Il se tourna brusquement vers ses officiers et échangea quelques mots avec ceux qui composaient cette cour martiale improvisée dans l'angle d'un bâtiment de ferme.

Puis il donna en anglais à l'officier qui avait amené le paysan canadien et Jean d'Arramonde un ordre rapide, dont ce dernier comprit la terrible concision.

On jeta sur les épaules des deux prisonniers les vestes qu'on venait de leur arracher et on les conduisit hors de la cour de la ferme, près d'un mur bas, à moitié détruit, qui s'élevait à quelque distance.

L'officier fit ranger ses hommes sur deux rangs et s'adressant aux prisonniers :

— Préparez-vous à mourir, dit-il.

Il se tourna ensuite vers ses soldats et leur ordonna de charger leurs armes.

Lorsque les armes furent prêtes :